

ÉCOLE POLYTECHNIQUE  
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2009

FILIÈRES MP ET PC

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

EXPRESSION ÉCRITE EN LANGUE ÉTRANGÈRE (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

*Après avoir pris connaissance du texte ci-dessous, les candidats doivent répondre aux deux questions posées à la fin du texte en utilisant la langue qu'ils ont choisie lors de leur inscription au concours.*

\*\*\*

**De la compassion en politique**

Notre société est saisie par la compassion. Un « zèle compatissant » à l'égard des démunis, des déshérités, des exclus ne cesse de se manifester dans les adresses au peuple souffrant. Au point qu'aucun responsable politique, quel que soit son bord, ne semble en faire l'économie, au moins dans sa rhétorique. Mais le souci compassionnel intervient aussi sous la forme d'actions spectaculaires (les Enfants de Don Quichotte, par exemple) dont l'objectif avoué est d'arracher les misérables à la misère et d'infléchir en ce sens les politiques publiques.

S'interroger sur le rôle de la compassion dans le champ politique ne tient pas seulement à l'air du temps. La question en entraîne une autre, plus fondamentale : quelle est la place des sentiments en politique ? Ne font-ils qu'accompagner – favoriser ou contrarier – l'exercice du pouvoir ? Dans ce cas, il revient à ce dernier de gérer, voire d'instrumentaliser les passions collectives. Mais on peut infléchir la perspective et soutenir qu'un socle existentiel, où l'affectivité joue un rôle majeur, nourrit les formes et les pratiques politiques. Quel cas fera-t-on alors de cet affect qui nous porte à partager les maux et les souffrances d'autrui ?

*L'homme compassionnel*

Tocqueville parlait de passions « débilantes » à propos de la montée du calcul égoïste, du souci du bien-être, du désir de sécurité individuelle qui caractérisaient l'atmosphère du nouvel âge démocratique. Il n'était pas le premier à s'interroger sur le rapport des sentiments collectifs et des structures politiques. Saint Augustin avait écrit *La Cité de Dieu* pour répondre aux accusations portées contre la doctrine chrétienne : les vertus chrétiennes – le pardon, l'oubli des offenses, l'humilité, l'obéissance – fondamentalement étrangères au mode d'existence politique, auraient affaibli le sens civique et contribué à l'effondrement de l'Empire romain. Machiavel, reprenant ce

débat au seuil de la modernité, soulignait que la religion chrétienne demande que l'on soit plus apte à la souffrance qu'à de « fortes actions ».

Aujourd'hui, le souci compassionnel n'a plus grand-chose à voir avec ces controverses : loin d'être extérieur ou étranger au champ de la politique, il l'a entièrement investi. La souffrance est une notion massivement installée au cœur de la perception du social et du politique. Le vocabulaire de la « lutte des classes » (et même des « classes sociales ») a laissé place à celui de l'insécurité et de la « protection », et l'on préfère parler de « fractures » que de « conflits ». Il y a plusieurs manières d'appréhender cette mutation, et elles sont tout à fait pertinentes. Le tournant compassionnel succède au reflux de la théorisation marxiste qui mettait l'accent sur la lutte des travailleurs face aux maux de l'exploitation, aux inégalités sociales et aux injustices. Et si l'on considère les transformations de la réalité sociale, il accompagne la fin des Trente Glorieuses, la montée du chômage, les difficultés de l'emploi, les précarisations croissantes qui créent de nouvelles vulnérabilités et font apparaître des profils inédits de populations démunies.

Ces lectures sont incontestables mais il faut aussi, pour comprendre l'omniprésence du phénomène, remonter jusqu'aux assises mentales et affectives qui, avec l'avènement de la modernité, ont profondément modifié le rapport que nous entretenons avec nos semblables. Tocqueville a analysé avec acuité l'émergence de la sensibilité démocratique liée au processus d'égalisation des conditions. Il a montré comment la compassion est au cœur de ce nouvel espace social universellement partagé où triomphe la ressemblance. Mais lui-même a puisé son inspiration dans la pensée rousseauiste qui, considérant l'être humain comme un *être sensible*, fait de la pitié le sentiment primitif, la matrice à partir de laquelle s'élabore le lien social.

Myriam REVAULT d'ALLONNES  
*L'homme compassionnel*, 2008.

**Première question** (réponse en 120-150 mots environ)

Selon l'auteur, quelle est la place de la compassion dans la vie politique actuelle ?

**Seconde question** (réponse en 180-200 mots environ)

Gouverner sans compatir vous semble-t-il possible ou souhaitable ?

*Le nombre de mots n'est donné qu'à titre indicatif. Les critères suivants seront pris en compte pour l'évaluation des réponses :*

- *la qualité et l'authenticité de la langue, et en particulier la précision grammaticale et la richesse lexicale ;*
- *les qualités d'analyse et de synthèse, pour la réponse à la première question ;*
- *la richesse de la réflexion personnelle, la concision, la cohérence des idées et l'aisance dans l'expression, pour la réponse à la seconde question.*

\* \*  
\*

ÉCOLE POLYTECHNIQUE  
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2009

FILIÈRES MP ET PC

COMPOSITION DE LANGUE VIVANTE

VERSION (1 heure 30)

(SANS DICTIONNAIRE)

*Les candidats doivent traduire le texte correspondant à la langue qu'ils ont choisie pour l'épreuve écrite lors de leur inscription au concours.*

\*\*\*

page 2	allemand
page 3	anglais
page 4	arabe
page 5	espagnol
page 6	italien
page 7	portugais
page 8	russe

\*\*\*

*L'épreuve sera jugée du double point de vue de l'intelligence du texte et de la maîtrise de la langue française.*

\*\*\*

## ALLEMAND

### Begegnung

Sie hatten sich in der Uni-Bibliothek kennengelernt, wo sie einen Stapel kunsthistorischer Bücher durchgesehen hatte für einen Aufsatz, den sie schreiben wollte, eine Gewohnheit, die sie Jahre nach ihrem Studium wieder aufgenommen hatte. Seit ihr Mann im Ministerium für die Vergabe von Entwicklungsgeldern verantwortlich war, mußte er immer häufiger ins Ausland reisen, manchmal auch für längere Zeit. Deshalb begrüßte er es, daß seine Frau sich eine eigene Beschäftigung gesucht hatte.

Sie hatte sich angewöhnt, ein- oder zweimal in der Woche in den Lesesaal der Universitätsbibliothek zu gehen und dort, manchmal noch etwas wahllos, Bücher zu entleihen und durchzublättern und sich irgendwo festzulesen. Nachträglich hatte sie es als Zeichen gesehen, daß ihr eins von den Büchern, die sie zur Ausleihe zurücktrug, von dem Stapel heruntergerutscht und hingefallen war und ein Mann neben ihr sich schnell danach gebückt und es ihr lächelnd zurückgegeben hatte.

„Soviel Wissen kann man nicht auf einmal festhalten“, hatte er gesagt.

Durch diese Bemerkung war er ihr aufgefallen. Er war deutlich, vielleicht zehn Jahre jünger als sie und ein ganzes Stück größer, ein schlaksiger, schlanker Typ mit einem dunklen Haarschopf und blauen Augen, die sie neugierig musterten, fast etwas zu aufdringlich, wie sie fand. Später erzählte er ihr, er sei von ihr so beeindruckt gewesen, daß er es nach allem, was dann geschehen sei, nur als eine Vorahnung bezeichnen könne. Die vielen Bücher, die sie auf dem Arm trug und sorgsam an ihre Brust drückte, und das kleine Mißgeschick, daß ihr das oberste Buch wegrutschte und vor seine Füße fiel, hatten zu der Lebendigkeit ihrer Erscheinung beigetragen. Jedenfalls war sie das Besondere, die einzigartige Frau, der man in der Regel nie begegnete und die plötzlich neben ihm stand. Er hatte die Geistesgegenwart besessen, sie zu einem Kaffee einzuladen, und sie war, ein wenig überrascht über sich selbst, bereitwillig darauf eingegangen. Als sie sich in einem nahe gelegenen Café an einem Tisch gegenüber saßen, hatten sie sofort, als sei es selbstverständlich, damit begonnen, sich miteinander bekannt zu machen.

Dieter Wellershoff  
*Das normale Leben*, 2005.

## ANGLAIS

### Stopping over

The day following some few miles south of the city at a bend in the road and half lost in the dead brambles they came upon an old frame house with chimneys and gables and a stone wall. The man stopped. Then he pushed the cart up the drive.

What is this place, Papa?

It's the house where I grew up.

The boy stood looking at it. The peeling wooden clapboards were largely gone from the lower walls for firewood leaving the studs and the insulation exposed. The rotted screening from the back porch lay on the concrete terrace.

Are we going in?

Why not?

I'm scared.

Dont you want to see where I used to live?

No.

It'll be okay.

There could be somebody here.

I dont think so.

But suppose there is?

He stood looking up at the gable to his old room. He looked at the boy. Do you want to wait here?

No. You always say that.

I'm sorry.

I know. But you do.

They slipped out of their backpacks and left them on the terrace and kicked their way through the trash on the porch and pushed into the kitchen. The boy held on to his hand. All much as he'd remembered it. The rooms empty. In the small room off the diningroom there was a bare iron cot, a metal foldingtable. The same castiron coalgrate in the small fireplace. The pine paneling was gone from the walls leaving just the furring strips. He stood there. He felt with his thumb in the painted wood of the mantle the pinholes from tacks that had held stockings forty years ago. This is where we used to have Christmas when I was a boy. He turned and looked out at the waste of the yard. A tangle of dead lilac. The shape of a hedge. On cold winter nights when the electricity was out in a storm we would sit at the fire here, me and my sisters, doing our homework. The boy watched him. Watched shapes claiming him he could not see. We should go, Papa, he said. Yes, the man said. But he didnt.

Cormac McCarthy  
*The Road*, 2006.

## الطريق إلى هوليوود

استيقظت من نومي ونظرت على الفور إلى الساعة، فكانت السادسة تقريباً. شعرت بالطمأنينة لأنّ الباص الذي سيقلني من بغداد إلى دمشق ينطلق في التاسعة والنصف. كنت قد جهّزت حقيبة سفري الصغيرة قبل أن أنام. نظرت إلى أهلي الذين كانوا ما زالوا نائمين في الغرفة الواسعة التي كنّا نستخدمها للنوم في الليل وللحياة في النهار. كانت أمي نائمة في وسط الغرفة وإلى جانبها أختاي الصغيرتان : نهرين وماري، فيما كان أبي نائماً فوق كومة من الثياب القديمة في زاوية في عمق الغرفة. اضطجعت إلى جانب أمي وأخذت أقبل رأسها وأهمس في أذنها :

- استيقظي يا أمي، عادة ما تكونين مستيقظة في مثل هذا الوقت، فلمَ ليس اليوم ؟ أرجوك استيقظي سأسافر بعد قليل، وربما لن ترينني بعد اليوم.

ردت أمي بصوت خفيض :

- هل جُئنتَ، إلى أين تسافر يا ولدي ؟

فأجبتها :

- إلى هوليوود، هل نسيت أحلامي يا أمي ؟

فقال بصوت خفيض وكأنها تسخر مني :

- إنّه مسافر إلى هوليوود !

وعادت لتغمض عينيها. فقلت بصوت عال :

- نعم يا أمي إلى هوليوود، لماذا لا تصدّقيني ؟

فلم تردّ عليّ. اقتربت من ماري ورحت أقبلها هامساً في أذنها :

- صباح الخير يا ماري.

لكنها لم تستيقظ، بل سمعت نهرين تقول :

- يجب أن أذهب إلى المدرسة.

هجمت عليها وقبّلت وجهها :

- نهرين، أنا مسافر إلى أمريكا الآن.

ابتسمت نهرين الجميلة وقالت :

- دعني أذهب لأغسل وجهي.

قلت لها :

- وجهك أنظف من الماء يا نهرين.

عدت ثانية لأنظر إلى وجه ماري النائمة، يا الله كم كنت أحبّها، كنت أقول لها دائماً :

- عندما أصبح مخرجاً، سأجعلك بطلة أفلامي.

فسألتنني نهرين :

- متى تصل إلى أمريكا ؟

قلت لها :

- خلال شهر، وربما شهرين.

عندها ردّت أمي قائلة :

- أيّها المجنون بعد يومين أو ثلاثة سوف تعود.

فألقيت بنفسي فوقها ورحت أقبلها :

- مستحيل يا أمي، لن أعود مهما كلف الأمر، صدّقيني.

فتحت أمي عينيها وقالت :

- قرّب رأسك يا مجنون.

ثم قبّلتني.

**Una mujer muy atareada**

Tu padre descubrió a los veintisiete años la solución de un problema matemático que llevaba cien años sin ser resuelto, o doscientos, no sé, mucho tiempo, así que el asunto tuvo su mérito, desde luego, no voy a negarlo. Pero desde ese momento se instaló en la genialidad y ya nunca se apeó de ella. Durante los veinte años siguientes de su vida se dedicó a dar conferencias por todas las universidades del mundo explicando la solución del problema, cosa que yo no acababa de comprender, porque, una vez publicado, ya me dirás qué necesidad había de que fuera en persona a contarlo. Aunque, bien mirado, es lo mismo que hago yo con mis novelas. Si los oyentes las han leído, para qué quieren que les hable de ellas, y, si no las han leído, qué interés pueden tener en oír a una autora cuyas obras no leen. Pero se ve que los públicos son iguales en todas partes y en cualquier materia, sea de toros, de literatura o de matemáticas. Lo que quieren es tocar al diestro y decirle: “¡Maestro, cómo ha *estao usté* esta tarde!”.

Mientras tu padre se paseaba por el mundo recibiendo parabienes, yo intentaba escribir en mi cuarto en los ratos que me quedaban libres después de dar clase en la universidad y después de atender a la asistenta, que venía a preguntarme si hacía puré de calabacín o sopa de menudillos, en lugar de preguntarle a mi madre; y a mi madre, que venía a decirme que la asistenta seguía limpiando y friendo mal el pescado, pese a sus cuidadosas explicaciones; y a mi padre, que venía a informarme de que al ficus benjamina había que cambiarle la tierra y abonarlo, porque las plantas no pueden estar siempre en la misma tierra y necesitan alimento, y, de paso, a sugerir que me llevase a mi madre al cine, que estaba un poco aburrida y que, como él no oía bien y no se enteraba de la película, mejor que fuese yo con ella...

Marina Mayoral  
*Casi perfecto*, 2007.

## ITALIEN

### La nuova scuola

« Non piove davvero storto » disse Mattia, guardando fuori dal finestrino e strappando il padre dai suoi pensieri.

« Cosa ? » fece Pietro, scuotendo d'istinto la testa.

« Fuori non c'è vento. Altrimenti si muoverebbero anche le foglie sugli alberi » continuò Mattia.

Suo padre si sforzò di stare dietro al ragionamento. In realtà non gliene importava nulla e sospettava che fosse soltanto un'altra stramberia del figlio.

« Quindi ? » chiese.

« Sul finestrino le gocce scendono di traverso, ma è solo un effetto del nostro movimento. Misurando l'angolo rispetto alla verticale, uno potrebbe pure calcolare la velocità di caduta ».

Mattia seguì con il dito la traiettoria di una goccia. Si avvicinò con la faccia al parabrezza e ci soffiò sopra. Poi con l'indice tracciò una linea nella condensa.

« Non alitare sui vetri, che rimangono i segni » lo rimproverò suo padre.

Mattia sembrò non averlo sentito.

« Se non vedessimo nulla fuori dalla macchina, se non sapessimo che ci stiamo muovendo, non ci sarebbe modo di capire se è colpa delle gocce o colpa nostra » fece Mattia.

« Colpa di cosa ? » gli domandò suo padre, smarrito e un po' seccato.

« Colpa che vengano giù così storte. »

Pietro Balossino annuì seriamente, senza capire. Erano arrivati. Mise l'auto in folle e tirò il freno a mano. Mattia aprì la portiera e una ventata d'aria fresca penetrò nell'abitacolo.

« Vengo a prenderti all'una » disse Pietro.

Mattia fece sì con la testa. Il signor Balossino si spinse un po' in avanti per dargli un bacio, ma la cintura lo trattenne. Si appoggiò di nuovo allo schienale e guardò suo figlio scendere e chiudersi la portiera alle spalle.

La nuova scuola era in una bella zona residenziale della collina. L'edificio era stato costruito nel Ventennio<sup>1</sup> e, nonostante le recenti ristrutturazioni, restava un pugno nell'occhio in mezzo a tutte quelle ville sontuose. Un parallelepipedo di cemento bianco, con quattro file orizzontali di finestre equidistanti e due scale antincendio in ferro verde.

Paolo Giordano

*La solitudine dei numeri primi*, 2008.

---

<sup>1</sup>nel Ventennio : sous le fascisme

## PORTUGAIS

### Encontro numa agência de turismo

O que me chamou a atenção em Susana, naquele contato inicial, foi seu poder hipnótico. Ela era aquele tipo de mulher que fazia um desconhecido relatar, ali mesmo na cadeira da agência de turismo, não apenas detalhes factuais de sua vida, mas também seus sonhos e segredos. Tinha consciência desse poder, e abusava. Quando sentia o interlocutor rendido a seus dotes paranormais, dava vazão vorazmente à sua curiosidade. Metralhava o ser sentado à sua frente com as perguntas mais indiscretas, mas elas não ofendiam. Vinham sempre amortecidas por seu sorriso. Ao cabo de dez minutos, nos quais era eu quem deveria torpedeá-la com questões sobre minha possível viagem, ela já sabia detalhes sobre minha infância, meu pai e até sobre Sevilha. Senti-me no direito de também fazer perguntas íntimas, mas ela, como toda pessoa que sabe inquirir, possuía a técnica de responder sem dizer nada. De um lado, essa sua evasividade que me deixava tranqüilo. Ela não sairia por aí vertendo as intimidades que eu lhe contara. De outro, acendeu em mim uma vontade irresistível de me aproximar dela, até me tornar confiável e poder compartilhar de suas histórias. Ela deveria ser depositária de vários segredos.

Despertar a curiosidade, como se sabe, é uma das molas mestras da sedução feminina. A masculina pode ser bem mais óbvia : flores, bombons, presentinhos, quinquilharias que eu despejaria sobre Susana nos dias seguintes. Ela retribuía me deixando cada vez mais curioso. Num dos encontros, contou como funcionava a agência para a qual trabalhava. Cobrava preços mais caros do que a média, mas em troca dava ao cliente a viagem de seus sonhos. Como isso era possível? Ao chegar lá, o turista respondia a uma espécie de teste sobre o que esperava de uma viagem. O questionário incluía uma pergunta curiosa. Se se envolvesse com alguém durante a excursão, como ele/ela seria? A pergunta era cabível porque o grosso da clientela da agência era formado por homens e mulheres livres. Elas eram maioria. Os dois sexos, em média, davam respostas diferentes a essa questão específica.

João Gabriel de Lima  
*O Burlador de Sevilha*, 2000.

**Об Анне Ахматовой**

Я стала расспрашивать Анну Андреевну о её семье. Она такой особенный человек, что мне очень хочется понять: есть ли в ней что-нибудь семейное, общее? Неужели она может быть на кого-то похожа?

Она рассказала мне о своих сёстрах – Ии, Инне.

- Обе умерли от туберкулёза. Ия – когда ей было 27 лет. Ия была очень особенная, строгая... Она была такой, какой читатели всегда представляли себе меня, и какой я никогда не была.

Я спросила, нравились ли Ии Андреевне её стихи?

- Нет, она не любила их. Всё одно и то же, всё про любовь и про любовь. В доме у нас не было книг, ни одной книги. Только Некрасов, толстый том. Его мне мама давала читать по праздникам. Стихи я любила с детства. В 13 лет я знала уже по-французски и Бодлера и Верлена. Писать стихи я начала рано, но удивительно, что когда я ещё не написала ни строчки, все кругом были уверены, что я стану поэтессой. А папа даже звал меня так: декадентская поэтесса...

Чувствуя, что Анна Андреевна настроена<sup>1</sup> сегодня мемуарно, я спросила – любил ли Николай Степанович<sup>2</sup> её стихи?

- Сначала терпеть не мог. Он выслушивал их внимательно, потому что это была я, но очень осуждал; советовал заняться каким-нибудь другим делом. Он был прав: действительно, стихи я писала тогда ужасные. Знаете, вроде тех, какие печатались в маленьких журналах... А потом было так: мы поженились в апреле. Перед этим очень долго были женихом и невестой. А в сентябре он уехал в Африку и пробыл там несколько месяцев. За это время я много писала и пережила свою первую славу. Он вернулся. Я ему ничего не говорю. Потом он спрашивает: "Писала стихи?" "Писала." И прочитала ему. Он ахнул. С тех пор он мои стихи всегда очень любил.

Лидия Чуковская *Записки об Анне Ахматовой*, Париж, 1976

---

<sup>1</sup> Быть настроенным – être d'humeur à

<sup>2</sup> Николай Степанович Гумилёв, знаменитый поэт, муж Анны Ахматовой.